

– I –

## Le Froid et le Chaud

« Pour finir, voici son portrait littéraire par le prince de Ligne: “M. de Chateaubriand, trop brillant, amuse quand il n’est que voyageur, touche quand il n’est que chrétien, est profond quand il réfléchit, éblouit quand il est peintre, fatigue quand il est poète, ennueie quand il est géographe, est insupportable par son érudition, ses citations, et son mélange de dieux et de saints qui confondent à la fois la mythologie et la Bible.” » *Pour finir* n’avait trompé personne. Avant d’aller plus loin, le professeur leur fit remarquer combien cela était bien écrit, beaucoup plus brillant que ce que lui-même avait pu leur dire (protestations) et directement contraire non seulement à ce qu’il avait essayé de leur apprendre sur Chateaubriand mais, si peu que ce fût, à tout

son enseignement (vive émotion au dernier rang parmi les redoublants). « Croyez-vous que Chateaubriand plaise quand il est ceci et qu'il déplaît quand il est cela ? Croyez-vous vraiment que Chateaubriand plaise quand il *n'est que* ? Non, non. Il plaît quand il est Chateaubriand, comme Balzac plaît quand il est Balzac, comme Stendhal plaît, à certains, quand il est Stendhal, etc... Je poursuis tout de même parce que j'aime bien le prince de Ligne [murmures désapprobateurs], non vraiment je l'aime bien : "Il chanterait s'il ne chantait pas toujours. Il ferait mieux de vouloir édifier que plaire sans cesse." Cela continue ainsi, de sottise en ineptie ("mais il est sublime quand il est simple"), jusqu'à une formule très courte, très juste et très belle : "Il serait trop riche s'il n'avait pas trop de luxe." Apparemment Sainte-Beuve n'était pas de cet avis. Il écrit à propos de la *Vie de Rancé*, le dernier ouvrage du vieux Chateaubriand : "un véritable bric-à-brac; l'auteur jette tout, brouille tout, et vide toutes ses armoires". C'est ignoble, n'est-ce pas, tellement ignoble qu'en conscience je ne peux pas vous laisser sur cela [lamentations au fond de la salle]. Allez, Destrées et Gouyon, page 258, la description du Lido de Venise, c'est très court. »

Cela aurait été très court sans les digressions. Mais la comparaison des dunes du Lido aux *buttes aréneuses du désert de Sabbah* transporta le professeur sur d'autres rivages. Des *herbes coriaces* et des *chardons à feuilles gladiées et bleuâtres* des bords de l'Adriatique [« Vous n'aimez pas *feuilles gladiées*, Prax ? Vous êtes comme Stendhal »], il passa aux arbustes des plages de la mer Morte, *dont les feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée*. Il ne revint aux herbes coriaces du Lido, *quelquefois séparées en touffes, elles sortent du sable chauve, comme une mèche de cheveux restée au crâne d'un mort*, que pour s'égarer dans une autre digression, macabre : au saccage de Saint-Denis, *Louis XIV, tout noir, que l'on reconnaissait à ses grands traits, attendait sa dernière destruction* et (« une épitaphe pour le cardinal de Retz ») : *En l'exhumant de ses Mémoires, on a trouvé un mort enterré vivant qui s'était dévoré dans son cercueil*. Quelqu'un ouvrit une fenêtre. Il reprit le fil aux *feuilles gladiées et bleuâtres* (« Remontons à la surface ») : *ces chardons épineux, glauques et épais rappellent les nopals...* Mais les nopals lui rappelèrent le bétel. Il cita la phrase célèbre qui commence par : *Au Bengale, les bayadères mâchent le bétel*, avec le mastic de Chio,

les larmes de liquidambar, les racines de libanis, et les Floridiennes (il en avait longuement parlé, mais il revenait volontiers aux Floridiennes) qui vivaient *dans une atmosphère de parfums émanés d'elles, comme des orangers et des fleurs dans les pures effluences de leur feuille et de leur calice*. Il justifia l'emploi de mots rares (se tournant vers son souffre-douleur), « comme cet adjectif *gladié* que vous n'approuvez pas [sourire modeste et poli de Prax : faites comme si je n'étais pas là]. Ces mots concentrent les sonorités, les orientent, les conduisent. C'est pourquoi, s'il y en a un dans une phrase, il y en a toujours plusieurs : "il serait trop riche s'il n'avait pas trop de luxe". D'autres fois au contraire, la beauté ou l'effet tient à un seul mot, non pas un mot rare, mais un mot simplement fonctionnel, une particule grammaticale : "Un vent faible rasant le sol [on était revenu au Lido], sifflait dans ces plantes rigides." La préposition *dans*, plutôt qu'*à travers* ou *sur*, rigidifie la phrase et contribue à la sensation. On trouve ailleurs : "le Tibre qui coule presque inconnu dans ses rives abandonnées". *Entre* ses rives, la phrase était nulle. Quand il écrit, en Grèce, "on n'entendait dans le silence du midi que les insectes qui bourdonnaient dans la cabane", plutôt que dans le silence *de* midi, si Destrées

et Gouyon vous demandent quel est l'effet obtenu, vous direz que le soleil est plus à plomb que dans l'autre tournure. Destrées et Gouyon, d'ailleurs en général si prompts à signaler les parfums de Chateaubriand, "la fragrance de l'angélique, du cédrat et de la vanille", "une odeur fine et suave d'héliotrope s'exhalait d'un petit carré de fèves en fleurs", "la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses sauvages", ne soufflent mot, dans notre extrait, d'une odeur pourtant remarquable : "Un troupeau de vaches parfumées de leur lait, et dont le taureau mêlait son sourd mugissement à celui de Neptune, me suivait comme si j'eusse été son berger." »

La brise alanguie de la Syrie avait bercé certains, le parfum des Floridiennes avait anesthésié les autres : il y avait longtemps que plus personne dans la classe ne suivait le berger. Il est vrai que M. Martial avait à dessein largement dépassé l'horaire. Le proviseur offrait le champagne en l'honneur de Mme Loscure, l'autre professeur de lettres des grandes classes, qui prenait sa retraite, et pour présenter sa remplaçante aux enseignants.

M. Martial voulait éviter toute familiarité avec celle-ci et comptait passer inaperçu en

arrivant en retard. Véra Diamanti, ex plus-jeune-agrégée-de-France et encore très jeune auteur de *Stendhal aujourd'hui*, n'avait rien qui la recommandât à lui : il détestait Stendhal et n'était pas l'homme d'aujourd'hui. La curiosité que cette personne avait suscitée non seulement parmi les professeurs mais jusque dans sa classe avait achevé de l'exaspérer. Et quand Nemours, un de ses bons élèves, lui demanda si *Véra Diamanti* était un nom de plume, il répondit, glacial : « Non, c'est un nom de guerre. »

Quand ils virent ses yeux taillés en amande avec de petits plis aux coins, son teint de blonde avec le souvenir des taches de rousseur de l'enfance, ses cheveux châtain et courts, ses jambes longues et bottées et sa démarche de défilé de mode (qui la fit surnommer par le professeur de latin *Vera incessu patuit dea*), les plus perspicaces jugèrent que la glace ne tarderait pas à fondre. Les plus optimistes prédirent que Martial tomberait en enfance. Le matin il venait tôt pour ouvrir les fenêtres et aérer la salle dans laquelle elle ferait son cours, à l'heure de la pause on le croisait dans le couloir, une timbale de café dans une main et deux morceaux de sucre dans l'autre, à midi il lui procurait des biscuits pour ses chiens (vérita-

ble Diane Chasserresse, elle nourrissait deux molosses), et le soir il l'aidait à rapporter ses livres dans son casier de la salle des maîtres.

« Je ne vous conseille pas de laisser vos sujets de devoirs dans votre casier, dit Martial. Ils ont un double de toutes les clefs. » Nemours et Cottin n'avaient eu que le temps de sortir par la fenêtre. Ces deux-là n'avaient pourtant pas besoin de connaître le sujet à l'avance. Cottin était l'éternel premier et Nemours, qui avait beaucoup de facilité, préférait être troisième ou quatrième, jugeant peut-être de mauvais goût d'être premier, et second déshonorant. Dans le casier de Martial ils n'avaient jamais trouvé qu'un chapeau ou une paire de gants et, dernièrement, de grandes quantités de biscuits.

« Je ne sais d'ailleurs pas quel sujet leur donner à traiter, poursuivit-il, ce que je dis les ennue, ils ne prennent plus de notes et feuilletent le Destrées et Gouyon pendant que je parle. Tenez, proposez le sujet, vous.

– Non.

– Pourquoi pas ?

– C'est votre classe. Enfin, si vous voulez, mais seulement si vous voulez : *Stendhal et Chateaubriand en voyage.* »

Le sujet, bien sûr, plut beaucoup à Martial. Voyageurs ou écrivains, tout opposait l'hom-

me des *bords ignorés* et des *climats lointains* et celui de *la perfection de la campagne à une heure trois quarts de l'Opéra*. Stendhalienne, elle pensait peut-être que Chateaubriand n'était pas un voyageur ? Ou que ce n'était pas un écrivain ?

« Ce n'était certainement pas un voyageur, dit-elle avec vivacité.

– Non ? demanda suavement Martial.

– Son Amérique est fabriquée. Il n'a pas quitté les sentiers battus de la Nouvelle Angleterre et n'est jamais allé en Floride. Il a traversé la Grèce en deux semaines et visité Athènes en trois jours. À Rome, à Venise, il se couchait à neuf heures, quand Stendhal sortait.

– “J'enrageais : sortir à neuf heures du soir, à l'heure où je me couche quand je me couche tard !” récita Martial. Et Stendhal ? »

Véra dit que Stendhal, le soir, allait à la Scala, au théâtre Argentina, à la Fenice ou à San Carlo, puis dans un salon, ou bien s'attachait à bavarder ou à jouer aux cartes dans une loge; quand on fermait le théâtre, la conversation continuait chez le traiteur; lorsqu'il regagnait sa chambre c'était pour lire, puis il se mettait à son Journal et quand il avait écrit « Je suis accablé de sommeil » ou bien « Je suis mort », il tombait en effet inanimé sur



son lit. « Pendant tout ce temps Chateaubriand dormait.

– Exactement, dit Véra, ce n'est pas naturel, il dort trop bien. Je me méfie de quelqu'un qui s'endort à neuf heures tous les soirs quoi qu'il arrive, un véritable écrivain n'a pas le sommeil aussi régulier.

– Je ne sais pas, dit Martial, mais il est certain que Chateaubriand, dans un salon ou dans une loge à l'opéra, ne devait pas charmer par l'aisance et la simplicité de ses manières. Il se décrit à Venise, dans le salon de Mme Benzoni, “exposé comme un Saint-Sacrement au milieu des regards fixés sur mes rayons” et, le même soir, “fasciné et tremblant sous les regards d'une dame noire, aux yeux de serpent à demi endormi.” Le Saint-Sacrement vous fait rire ? Si ce n'était que dans les salons, mais c'est ainsi qu'il descend le Mississippi (si toutefois il l'a descendu) : “Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage.” »

Cessant de rire, Véra remarqua :

« Vous savez votre Chateaubriand par cœur.